
Alfredo Müller

Une heureuse redécouverte

Patrick-Gilles Persin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1102>

DOI : 10.4000/estampe.1102

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 73-74

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Patrick-Gilles Persin, « Alfredo Müller », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 237 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1102> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1102>



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

ALFREDO MÜLLER, UNE HEUREUSE REDÉCOUVERTE

Francesca Caginelli (dir.), *Alfredo Müller. Un ineffabile dandy dell'Impressionismo*, catalogue de l'exposition de Livourne, Florence, Polistampa, 2011, 272 p. ISBN 978-8859606376.

Patrick-Gilles Persin

Mais qui donc était Alfredo Müller ? Un peintre et graveur de premier plan, dont le temps nous a quelque peu fait oublier l'existence. Heureusement une exposition vient de le remettre sous le feu des projecteurs. Né à Livourne en 1869, il est d'origine suisse et vit dans une famille cultivée où la banque côtoie le commerce international. Dès 1882, Alfredo Müller suit des cours de dessin à Florence. Là, ses découvertes le font s'ouvrir à une connaissance artistique large. Il expose pour la première fois en 1886, dans sa ville natale. Trois ans plus tard il est à Paris, et, bientôt, travaille à l'Académie Colarossi, mais aussi dans les ateliers de Carolus-Durand et François Flameng, deux illustres artistes d'alors. L'enseignement qu'il reçoit chez ces derniers est très académique, ce qui ne l'empêche nullement de découvrir la création contemporaine de son temps. D'emblée, c'est l'impressionnisme qui le passionne. En 1889, il expose à Florence où il rencontre un succès immédiat, et aussi au Salon des artistes français, à Paris où il ne reviendra qu'en 1895, reprenant alors une participation régulière au même Salon, ainsi qu'à la Nationale des Beaux-Arts, puis aux Indépendants et au Salon d'automne.

De son propre aveu, Renoir, Degas et Manet pèsent sur le jeune homme. Il observe également très attentivement les œuvres de ses jeunes contemporains italiens, principalement toscans. Cézanne le marque tout particulièrement. En Italie, la critique le découvre avec intérêt. Mais il doit retourner à Paris. On note que, là, Alfredo Müller devient un proche de Zandomenighi, de Mary Cassatt et de Degas. Dans son atelier, il pratique aussi bien la peinture que le dessin et l'aquarelle. Mais, incontestablement, il a et conservera un évident penchant pour la gravure dont la technique lui plaît tant. Très vite, soutenu par les meilleurs éditeurs parisiens, il participe à l'illustration de revues et illustre des ouvrages de bibliophilie. Le théâtre et la musique le passionnent également, et, lorsqu'il se mariera, en 1908, Erik Satie sera son témoin.

Un grand événement se produit alors pour Alfredo Müller : le fameux marchand Ambroise Vollard décide d'exposer une trentaine de ses œuvres, peintures, dessins et eaux-fortes. Pour lui, c'est une formidable consécration et un réel succès. Bien entendu, sur les cimaises, la femme domine. Son habileté technique et sa sensibilité créatrice sérieusement acquises le font s'imposer et participer à part entière, désormais, à la vie artistique parisienne, phare mondial de l'art. Pour lui, les commandes de portraits se multiplient, de Francis Jourdain aux plus fameux acteurs et actrices.

Lors de l'Exposition universelle de 1900, Alfredo Müller reçoit une récompense méritée : deux médailles pour ses eaux-fortes. Ainsi est-il mis en avant et remarqué par



Alfredo Müller, *La Puberté*, 360 x 240, coll. privée.

les connaisseurs, mais aussi par un plus large public. Cela le pousse à explorer des voies nouvelles. Les recherches esthétiques s'amplifient. Il est en quête d'un langage nouveau, fondé sur la liberté dans l'expression comme dans la forme et la lumière. C'est vers le paysage, celui de la campagne française qu'il s'essaie à mettre en forme ces nouvelles voies. Certes les influences se font encore sentir avant que l'artiste ne tienne sa propre écriture.

En 1908, c'est au tour de Rosenberg, autre grand marchand, d'exposer Alfredo Müller. Si la critique tend à rapprocher son œuvre de celle de Cézanne, le succès n'en est pas moins là, une fois encore. On loue toujours ses qualités. Les collectionneurs achètent. En 1913, tout juste devenu citoyen français, il repart pour l'Italie. C'est là que, un peu plus tard, lors de l'exposition de la Sécession, à Rome, une salle entière lui est consacrée. Pendant la guerre, Müller est en

Italie. Son œuvre demeure un peu en marge du goût purement italien d'alors. Mais son style si personnel, unique provoque des succès qui lui permettent d'exposer partout en Italie. Alfredo Müller co-organise une exposition Cézanne à Florence. Le mois suivant il expose lui-même, au même endroit, avec de Giorgio de Chirico et Romanelli. Puis, jusqu'à sa mort, en 1939, Alfredo Müller voit son œuvre exposé pratiquement sans cesse en Italie et en France – manifestations toujours assorties de reconnaissance et de succès. Une exposition rétrospective, fort justement sous-titrée « Un ineffable dandy de l'impressionnisme », a été organisée au début de cette année à Livourne. Un très officiel hommage rendu à l'enfant du pays qui fut une grande redécouverte pour beaucoup. Avec cent trente-cinq peintures et soixante-cinq estampes, l'œuvre était bien représentée. Peintre magnifique et élégant, ce sont peut-être ces planches, gravées ou lithographiées, qui par un choix subtil montraient un travail de fin connaisseur, et de réel amoureux de ces techniques devenues aujourd'hui trop rares. Les feuilles sélectionnées portaient sur la période de 1896 (« Verlaine au café Procope »), jusqu'à celle de « L'aurore », en 1911.

Dans le catalogue de cette exposition, l'étude d'Emmanuele Bardazzi, consacrée aux estampes (burins, eaux-fortes, aquatintes et lithographies), retrace avec précision le parcours artistique et professionnel d'Alfredo Müller graveur (cf l'article d'E. Bardazzi et H. Koehl, *Nouvelles de l'estampe*, 2011, 233-234, p. 19-32). On y retrouve les questionnements passionnés et les recherches de l'artiste face à cette technique ancestrale. Pour lui, l'apport de la couleur et ses difficultés, qui, liée à la qualité de nouvelles lumières s'associent, chez lui, à des mises en page nouvelles et hardies. L'imaginaire et la sensibilité s'accordent ici en un œuvre fort et élégant qui mériterait bien d'être remontré en France.